

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 27 (1889)  
**Heft:** 48  
  
**Artikel:** Quelques jours à l'Exposition : au Campanile : VII  
**Autor:** L.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-191309>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . 2 fr. 50  
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

### CAUSERIES DU CONTEUR

2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

*Les nouveaux abonnés au CONTEUR, pour 1890, recevront ce journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.*

### Quelques jours à l'Exposition.

*Au Campanile.*

#### VII

Nous n'avions garde de manquer au rendez-vous donné par M. Salles pour monter au Campanile de la Tour. Le samedi matin, une heure au moins à l'avance, nous nous plaçâmes à la suite de la longue queue qui se renouvelait sans cesse. Et comme je sortais mes tickets de mon porte-feuille, pour les avoir sous la main, un employé, — qui en remarqua sans doute la couleur, différente de celle des tickets délivrés au guichet, — me dit : « Passez directement, Monsieur. » — Deux minutes après, nous montions par l'ascenseur. « Ça ne sera pas long, me dis-je, nous serons bien vite là-haut. »

Merci !.. L'ascenseur nous déposa sur la 2<sup>me</sup> plate-forme, au milieu d'une cohue énorme. La cabine ne pouvant contenir que soixante personnes, nous nous demandâmes, — fort contrariés, — quand viendrait notre tour. Evidemment l'heure du rendez-vous serait manquée... Bref, nous en primes notre parti en faisant queue comme tant d'autres.

Un provincial, accompagné de sa femme, — une femme énorme, — lui disait en regardant l'ascenseur s'élever : « Francoëse, encore huit ou dix boîtes et puis nous monterons. »

Nous étions si pressés dans les zig-zags de la passerelle, que ma canne fut un moment prise entre la barrière et la grosse femme, d'où j'eus grand-peine à la dégager.

— Philippin, s'écria ma voisine, tu vois cet estafier-là !.. Eh ben, il est assez maladroit pour me planter sa canne dans ma tournure !..

Une tournure !.. Est-ce qu'un pareil monceau d'étoffe pouvait s'appeler ainsi ?.. Mais c'était un monument sur un autre monument ! une masse encombrante qui faisait craquer la passerelle !..

Je voulus m'expliquer, mais Philippin me darda un regard noir et foudroyant, en me disant : « Ça m'est égal !.. prenez garde au sesque ou sinon !.. »

Je me demandais déjà à quelle sauce il allait me manger.

Ainsi colloqué entre un cerbère et un éléphant, je pris le sage parti de baisser pavillon.

Nous vîmes donc bien des fois monter la cabine avant de pouvoir nous y glisser. En arrivant sur la 3<sup>me</sup> plate-forme, trente minutes après l'heure fixée, j'y trouvai le gentil brigadier dont j'ai parlé dans un précédent article : « Nouveau déboire, lui dis-je, M. Salles, qui m'avait donné rendez-vous ici pour dix heures, est sans doute parti depuis longtemps. »

— Du tout, le voilà qui cause avec ces deux messieurs.

A peine M. Salles nous avait-il aperçu, qu'il fit signe au brigadier en levant deux doigts ; ce qui voulait dire assez clairement : « Laissez passer deux personnes. »

Et la petite porte mystérieuse s'ouvrit. A ce moment, un flot de curieux se précipite vers ce point. Mais, flan !.. visage de bois.

Après avoir franchi quinze à vingt marches d'un escalier tournant, nous mettons le pied sur le balcon d'une 4<sup>me</sup> plate-forme, très vaste encore, et dont tout le centre est converti en appartement, où M. Eiffel s'est ménagé un charmant salon et une chambre à coucher. Les autres pièces sont destinées à des expériences scientifiques.

Bientôt nous nous trouvons en face de M. Eiffel, donnant le bras à M. le colonel Ceresole. Ce dernier nous présente à l'illustre ingénieur avec le plus aimable empressement, et à peine avons-nous échangé quelques paroles, qu'un ancien camarade de M. Eiffel, reconnaissant notre voix, quitte le salon et vient à nous. C'était M. Buttica, inspecteur des télégraphes.

— Mais, c'est charmant, s'écrie M. Eiffel, nous sommes en plein Lausanne.

L'affabilité de son accueil, la bonne poignée de main qu'il nous donna, sa physionomie si sympathique et son parler plein de douceur, nous mirent immédiatement à l'aise, et nous pûmes nous convaincre, dans la conversation, combien ses voyages en Suisse, et tout particulièrement la Fête des Vignerons, lui avaient laissé d'agréables souvenirs.

Comme c'est à la fois étrange et délicieux ce séjour aérien, et par quelles impressions diverses il vous fait passer !

Là, le nid le plus coquet, le salon le plus gracieux qu'on puisse imaginer, meublé de moelleux divans, de douillettes causeuses, de mignons fauteuils. Sur les tables, de superbes vues photographiques de l'Exposition et de Paris, vus à vol d'oiseau ; autour de la pièce, des plans, des cartes relatifs à des travaux scientifiques, aux observations faites de la Tour, etc., tout le confortable enfin, tous les agréments d'un chez-soi plein d'attraits.

Puis, à quelques pas de là, sur le balcon octogonal qui l'entoure, le coup d'œil le plus grandiose qu'il soit donné à l'œil de contempler. C'est vraiment un rêve que de dominer d'une pareille hauteur l'immense ville qu'on vient de quitter, avec son brouhaha étourdissant, son tourbillon d'affaires, sa fièvre constante, ses pavés où s'entrecroisent, dans un bruit infernal, d'innombrables véhicules.

Tandis que là-haut, à 280 mètres au-dessus du sol, l'air pur, le ciel bleu ; parfois de petits nuages, jouets de la brise, qui viennent déchirer leur ouate blanche aux angles de la Tour. Un calme, un silence majestueux, en face de l'immensité !.. De temps en temps, un léger froissement d'ailes, un oiseau qui passe et se demande ce que de simples mortels peuvent bien faire dans ces hautes régions de l'air.

Si l'on se penche au bord du balcon et qu'on plonge le regard sur le Champ-de-Mars et le Trocadéro, sur les grandes avenues des parcs et des

jardins, on y voit des milliers de petits points noirs, des milliers de petits êtres, qui vont et viennent comme des fourmis travailleuses que le pied d'un passant a mises en émoi. Tout ce qui, d'en bas, paraissait haut, grandiose, vaste de proportions, les palais, les coupes, les pelouses, les pièces d'eau, les fontaines et les statues, tout maintenant semble rabaisé, diminué, silencieux.

Nous disons silencieux, car aucun bruit d'en bas ne monte jusque chez M. Eiffel.

Des poutres entrecroisées surplombent le logis dont nous venons de parler; et de celles-ci s'élèvent, en arc, quatre grands arceaux de fer, orientés suivant les diagonales de la section carrée de la Tour. Ce sont ces arcs qui constituent le Campanile et soutiennent le phare. — Remarquons que, du balcon de la 4<sup>me</sup> plate-forme au sommet de la Tour, il y a encore 20 mètres: la hauteur d'une maison des boulevards!...

De la base du Campanile, et dans l'axe de celui-ci, s'élève, jusqu'à la rotonde du phare, un énorme mât de fer creux, un tube de 60 centimètres de diamètre, à l'intérieur duquel sont scellés des échelons que l'on peut gravir à la façon des ramoneurs. C'est par là qu'on monte lorsque la violence du vent rend impraticable l'escalier en spirale qui s'enroule autour de ce tube, et que redoutent les personnes qui ont le vertige.

— Nous désirerions beaucoup aller au sommet, dis-je au colonel Cere-sole.

— C'est facile, répondit-il en ouvrant une petite porte. Allez-y gaiement, mais prenez garde à vos chapeaux: le vent fouette là-haut!

Et nous voilà dans l'escalier en tire-bouchon, dont la rampe ne s'élève guère au-dessus du genou.

Celui qui n'a pas été là, ne peut se figurer l'effet saisissant qu'on éprouve à la vue du vide épouvantable qui s'ouvre à vos pieds!

— Regarde un peu en bas, dis-je à l'ami qui me suivait, c'est tout à la fois effrayant et grandiose... Voyons, regarde... profite du coup-d'œil!...

— C'est bon, c'est bon!... monte toujours, et puis tu causeras après!...

Enfin, nous atteignons un nouveau palier, une 5<sup>me</sup> plate-forme, où nous trouvons un gardien. Rencontrer un homme dans ces hautes solitudes, quelle aubaine! Un homme au ciel, — c'est assez rare par le temps qui court.

De là, plus d'escalier. Le gardien nous ouvre une porte, — encore une porte mystérieuse, — donnant accès

dans le tuyau. D'échelon en échelon, et dans une demi-obscurité, nous nous élevâmes jusqu'à la rotonde dans laquelle est installé le phare, que nous touchons de la main.

... Quel isolement à cet extrême sommet! quel silence solennel!...

Tout à l'heure le délicieux *home* de M. Eiffel, à 20 mètres au-dessous, nous rappelait encore notre pauvre monde, avec ses petits agréments... Ici, plus rien!... L'horizon immense où le regard se perd; — le ciel bleu et profond; — la voix plaintive du vent; — le bruit du drapeau français qui flotte à plus de 300 mètres au-dessus de la grande capitale!...

Puis, tout en bas, les choses de la terre qui se confondent dans une vague uniformité!

Comme l'homme se sent petit là-haut, comme les idées se modifient, comme on se calme, comme on devient modeste, et que de sages réflexions l'on fait en face de cette grande scène!

Oh! un petit séjour là-haut serait salutaire à bien des gens!

Chose curieuse, de ce milieu éthéré, où tout ce qui frappe les regards est grand, majestueux, plein d'harmonie, on ne peut s'empêcher de prendre en pitié les petits travers de la vie humaine.

Ayant parcouru, avant de monter à la Tour, quelques journaux de Lausanne arrivés la veille, j'y avais retrouvé, hélas, des chroniques cancanières, des personnalités, des ambitions et des rancunes mal dissimulées, des comptes-rendus d'assemblées populaires, et enfin, les premiers symptômes d'une grosse campagne électorale depuis longtemps en incubation.

Tout ce potin, — qu'on me passe l'expression, — me paraissait déplorable, vu du Campanile. Ma parole, si je ne me suis pas écrié, en regardant du côté de Lausanne:

« O! vous que j'aperçois là-bas comme de petits pucerons, venez un peu sur la Tour apprendre à voir les choses de haut!... Quand cesserez-vous enfin vos misérables rivalités? quand viendra le moment où vous vous serrerez fraternellement la main comme de bons Vaudois?... »

A voir la manière dont ils ont sagement partagé le gâteau, dans les élections communales, je crois vraiment qu'ils m'ont entendu.

Et ils ont bien fait, puisqu'il s'agissait d'un gâteau de famille.

En revenant du sommet de la Tour, nous retrouvâmes M. Eiffel et ses

amis, tous enchantés de leur entrevue dans ce haut et ravissant séjour.

Un excellent Madère, gracieusement offert par l'illustre ingénieur, nous remit bien vite des émotions par lesquelles nous venions de passer.

L. M.

## SOUVERAINS FUGITIFS

L'ex-empereur du Brésil vogue à toute vapeur sur l'Atlantique. Il a quitté ses Etats dans des conditions peu communes. Non-seulement sa personne et ses biens ont été respectés, mais encore il traverse l'Océan sous l'escorte d'un cuirassé brésilien.

Son paisible départ ne ressemble guère à celui des autres souverains qui ont été détrônés en ce siècle. Louis XVIII en 1814; Napoléon, la même année, puis encore l'année suivante; Charles X en 1830; Louis-Philippe et Pie IX en 1848; le roi de Naples en 1860; la reine Isabelle II de Bourbon en 1868 et le roi Amédée I<sup>er</sup> en 1873, pour ne parler que de ceux-là, ont connu l'angoisse des fuites éperdues ou l'humiliation des départs nocturnes et furtifs.

Après l'abdication de Fontainebleau, Napoléon avait demandé que des commissaires des cinq grandes puissances le conduisissent à l'île d'Elbe, afin de le protéger pendant le voyage.

Il redoutait la fureur des populations royalistes du Midi. Chemin faisant, il pria tantôt le commissaire russe, tantôt l'Autrichien, de changer de costume avec lui, ce qui n'était pas sans danger pour ces étrangers. A Avignon, les voyageurs furent violemment insultés. On jeta des pierres sur leurs voitures. A Orgon, ils virent sur une place un mannequin représentant Napoléon barbouillé de sang et pendu à une haute potence.

Bonaparte, très pâle, n'y tint plus. A quelques kilomètres de là, l'homme qui avait dompté l'Europe mit à son chapeau la cocarde blanche; il revêtit la veste d'un courrier dont il enfourcha le cheval, et il galopa en avant de la première voiture!

Plus loin encore, Napoléon endossa un uniforme de général autrichien, et il acheva son voyage sans encombre.

Dans la nuit du 19 mars, c'était au tour de Louis XVIII de prendre la fuite. A minuit, les voitures royales venaient se ranger au pied de l'escalier du pavillon de Flore. Le roi, infirme et souffrant, appuyé sur le comte de Blacas et le duc de Duras, descendait lentement vers la cour, précédé d'un huissier portant deux flambeaux. Des groupes de gentilshommes, d'officiers, de serviteurs, se formaient devant les voitures. Le temps était affreux, la pluie et le vent éteignirent les lumières. Dans l'obscurité, le roi balbutiait: « Merci, mes enfants, merci; votre attachement me touche, mais j'ai besoin de repos. Je vous remercierai. » Les voitures partirent au galop et disparurent dans les ténèbres, emportant le roi détrôné qui, lui-même, em-